

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

Addictions : quel bilan 2 ans après l'ouverture de la clinique Alia & Zéïda ?

Olivier NDEMBI
Libreville/Gabon

BIJOULA est une jeune femme internée depuis 6 mois à la clinique Alia & Zéïda, la seule structure gabonaise spécialisée dans la prévention et le traitement des addictions (alcool, tabac, cannabis, morphine, Tramadol, jeux compulsifs, cocaïne, etc.) à Awoungou, dans la commune d'Owendo. Mère d'un enfant de 5 ans et addict à l'alcool, à la cigarette et au chanvre, son père décide de la faire admettre dans cet établissement, où elle est d'ailleurs la seule femme sur la quinzaine de pensionnaires actuels.

"Un soir, explique la jeune Gabonaise de 24 ans, autour de 20 heures, mon père m'a emmenée ici. Au départ, il ne m'avait rien dit. Mais une fois sur place, avec ses explications et celles du personnel de la clinique, j'ai fini par consentir à l'idée de me faire suivre médicalement. Aujourd'hui, je constate que j'ai beaucoup changé, je suis plus patiente. Il y a plusieurs

Addictologue, le Dr Louma prévient toutefois que la frustration, un choc émotionnel et bien d'autres paramètres peuvent être des terrains favorables à la rechute des personnes traitées.

mois en arrière je pouvais fumer au moins un paquet de cigarettes par jour. Aujourd'hui je n'en éprouve plus que du dégoût". En attendant son retour en famille, Bijoula pense déjà à se lancer dans une formation en hôtellerie ou en esthétique. Histoire de se réinsérer socialement et essayer de rattraper ce précieux temps qui lui a été volé par les stupéfiants.

Franck, lui, a 33 ans. Après un passage éclair à Accra (Ghana) où il faisait des études de géologie, il est vite rapatrié par ses parents. Sa dépendance à l'alcool, à la cigarette et au cannabis va

être une source de détérioration des relations entre ces derniers et lui, tant le jeune homme ne veut plus se soumettre à leur autorité. Il est recueilli par une tante qui décide alors d'avoir une franche discussion avec lui, afin d'obtenir son adhésion pour suivre un traitement à la clinique du Dr Alphonse Louma Eyougha. Plus de 5 mois de traitement après, "je me sens différent", confie Franck. Ajoutant que le climat entre ses parents et lui s'est considérablement amélioré. "Ils viennent me rendre visite", se satisfait-il. Lui aussi dit voir dans quelle mesure suivre une formation.

Contrairement à Bijoula et Franck qui ont subi l'influence directe des mauvaises compagnies, Paul, un jeune gros de 27 ans, dit avoir atterri dans l'univers des drogues illicites à travers des clips musicaux diffusés à la télévision. Des images dans lesquelles des stars banalisent la consommation des stupéfiants. "Je voulais expérimenter leur niveau d'extase". Les amis n'auraient fait qu'enfoncer le clou dans un processus d'autodestruction déjà engagé. Addict au départ à l'alcool, à la cigarette et au cannabis, il décide par la suite de passer à la cocaïne et au crack après le décès de son père. Paul raconte qu'au Canada où il s'était inscrit en première année pour des études de médecine, "je n'étais pas assidu aux cours, c'était la fête" avec des amis. Les parents jugent alors nécessaire de l'envoyer en France pour une cure de désintoxication. Plus de 9 fois d'internement à raison d'un mois par centre. Au final, "j'ai fait 2 ans sans fumer", reconnaît le jeune homme. Mais la pression exercée par son entourage est si forte qu'elle finit par le faire replonger dans la cigarette, puis dans le cannabis. "Je fumais beaucoup et j'étais tout le temps fatigué", explique-t-il.

Retour donc à Libreville où la situation de Paul n'évolue guère positivement. Entre-temps, dit-il, "j'avais écrit sur internet que je voulais arrêter". Ce message captive alors l'attention de sa mère qui se dit qu'il faut faire



Le Dr Alphonse Louma et la magistrate Linda Bongo Ondimba, intervenant sur les addictions et le milieu carcéral lors du 2e anniversaire de la clinique.

quelque chose. Mais comment agir avec un fils qui se montre de plus en plus violent ?

"Une nuit, autour de 22-23 heures, alors que je m'étais shooté et que je me trouvais dans ma chambre m'appêtant à m'endormir, 8 gars du B2 y ont fait irruption, m'ont soulevé et m'ont conduit ici", se souvient Paul qui totalise à ce jour un peu plus de 3 mois d'internement. "Aujourd'hui je suis apaisé", estime ce passionné de l'écriture qui aspire à ouvrir un restaurant.

Bijoula, Franck et Paul font partie des 200 patients reçus depuis l'ouverture de la clinique. Leur état de santé étant jugé satisfaisant par le personnel médical, ils devraient bientôt regagner leurs familles. Addictologue, le Dr Louma prévient toutefois que la frustration, un choc émotionnel et bien d'autres paramètres peuvent être des terrains favorables à la rechute des personnes traitées.

Avis donc à leurs proches.

Un soutien exceptionnel de l'État ?

ON
Libreville/Gabon

MALGRÉ l'absence de statistiques nationales en la matière, il est manifeste que les addictions de jeunes et des moins jeunes aux substances psychotropes restent aujourd'hui un problème de santé publique qui affecte aussi bien les milieux riches que pauvres. La demande sociale demeure donc une réalité qui devrait interpeller les pouvoirs publics pour qu'ils soient plus regardants sur ce fléau qui gagne dangereusement du terrain.

En deux ans d'activité, la clinique Alia & Zéïda a enregistré près de 200 patients, âgés de 20 à 45

ans, dont une dizaine du genre féminin. Le traitement, en ambulatoire ou en hospitalisation, dure entre 6 et 12 mois, à raison de près d'un million de francs par mois.

Ces tarifs disqualifient d'office les familles modestes, et gênent d'autant plus les responsables de l'établissement qui voudraient bien aussi recevoir les patients issus de cette catégorie sociale. Mais entre la demande de soutien de l'État toujours sans suite, malgré la particularité des pathologies qui y sont traitées, et des charges de fonctionnement sans cesse croissantes, difficile pour les dirigeants de faire autrement pour le moment.